

PRÉFACE

La vie de Louis Zamperini est à la mesure du pays qu'il a servi. Un homme aux faiblesses ordinaires, mais aux dons extraordinaires, s'est racheté en se vouant à une cause qui le dépassait, jusqu'à trouver cette foi qui permet de voir plus loin que l'horizon étroit du quotidien. Par-delà l'horreur des camps de prisonniers, malgré les fantômes qui l'ont suivi jusque chez lui, son parcours est de nature à nous inspirer.

Remarquable histoire que celle de « Lucky Louis ». Elle commence à Berlin, en 1936, sur un stade olympique, avec la rencontre de Hitler ; elle se poursuit sur un radeau, dans le Pacifique, sous la menace des requins mangeurs d'homme et des tirs japonais ; le voici ensuite prisonnier de guerre dans un de ces camps où de rares instants de compassion le disputent au mal absolu ; et c'est enfin le retour en Amérique d'un héros qui devra encore traverser les abîmes du désespoir et de l'autodestruction avant de grimper jusqu'à des hauteurs qu'il n'imaginait pas.

Ce livre plein de sagesse est celui d'un homme qui a sacrifié à la vie bien plus qu'il n'est concevable. Sa rude honnêteté, sa touchante humanité, son solide bon sens, sa spiritualité communicative éveilleront des sentiments patriotiques. Le lecteur sera surpris d'apprendre ce que Louis et ses camarades de détention ont apporté à l'Amérique, et ce que l'Amérique leur doit. Il nous donne une leçon, à nous qui jouissons du confort et d'une paix relative.

Loin de ne livrer qu'un récit de guerre, Louis tire les leçons de son expérience de combattant. Sa force morale découle directement de l'immoralité et de la sauvagerie avec laquelle les geôliers traitaient leurs prisonniers américains, et de la façon dont il a conjuré leurs démons. Au lieu d'anéantir ses principes, la guerre, puis la récupération après les épreuves, lui ont révélé le mystère de la foi et des causes plus élevées que l'exigence de survivre au cœur de l'horreur.

Qu'on l'appelle religion, patriotisme, famille ou humanité, la foi soutient le combat des hommes en guerre. Avant de devenir moi-même un combattant, la vérité de la guerre, de l'honneur et du courage me demeurait obscure, comme dissimulée sous le langage caractéristique de ceux qui sont allés au feu et en sont revenus à tout jamais changés. Je croyais que la gloire était l'objet de la guerre, et que toute gloire était un bénéfice personnel.

Comme Louis Zamperini, la guerre m'a appris une vérité : il est des quêtes supérieures à la quête de soi. La gloire n'est pas la vanité. Elle n'est pas une décoration décernée pour mérites. Elle ne récompense ni l'intelligence, ni la force, ni l'intrépidité. La gloire consiste à demeurer fidèle à quelque chose qui vous dépasse, à une cause, à des principes, à des êtres sur qui vous comptez et qui, en retour, comptent sur vous. Nulle malchance, nulle blessure, nulle humiliation ne peut l'entamer.

Comme Louis, la guerre m'a fait découvrir que la foi en soi-même est une force bien peu redoutable lorsqu'il s'agit d'affronter seul la bestialité organisée à grande échelle. J'ai appris en captivité que ma foi en moi-même, en un moi seul, distinct des autres et de toute allégeance supérieure, n'était pas de taille à s'opposer à la cruauté d'êtres humains auxquels la dignité de l'homme, don de Dieu, n'inspire aucun respect. Telle est la leçon que nombre d'Américains, dont Louis Zamperini, ont tirée de leur captivité. Sans doute n'en avons-nous jamais reçu de plus grande.

À travers la guerre, puis dans la paix, Louis Zamperini a trouvé la foi.

John McCain

Lucky Louis. Louis la Chance. Ce surnom m'a toujours collé à la peau. Il faut dire que mon aptitude à la survie est peu commune.

Enfant, j'ai frôlé la mort à plusieurs reprises. En grandissant, comme je faisais les quatre cents coups, mes parents ont continué à avoir des sueurs froides. Puis, à quinze ans, j'ai tourné casaque et suis devenu champion de course à pied. Quelques années plus tard, je me suis distingué en participant aux Jeux olympiques de Berlin en 1936 et en décrochant deux records universitaires du mile qui résistèrent vingt ans aux assauts de mes successeurs.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, mon avion s'est écrasé au beau milieu du Pacifique. Porté disparu, on m'a donné pour mort. En réalité, j'ai dérivé sur un canot de sauvetage sur 3 000 kilomètres pendant quarante-sept jours, puis j'ai été « sauvé » par les Japonais et, pendant plus de deux ans, j'ai vécu enfermé, torturé, humilié. Je ne sais par quel miracle je suis finalement rentré chez moi. On m'y a réservé un accueil digne d'un héros, Dieu sait pourquoi. À mes yeux, les héros étaient ces camarades de combat à qui il manquait un bras, une jambe... ou la vie.

Mon seul mérite était d'en avoir réchappé. Un malentendu cause de bien des tourments, que j'ai commis l'erreur de chercher à noyer dans l'alcool. J'ai bu au point de provoquer l'éloignement de ma femme, de ma famille, de mes

amis. Mais quand j'ai touché le fond, j'ai relevé la tête, au propre comme au figuré... et j'ai trouvé la foi. Un an après, j'ai repris le chemin du Japon où je suis allé rendre visite à mes anciens geôliers, à leur tour derrière les barreaux. J'ai même pardonné aux plus sadiques.

De retour aux États-Unis, j'ai fondé un centre de réadaptation pour gamins aussi paumés que je l'avais été et je me suis mis à raconter mon histoire à qui voulait bien m'écouter. L'effet qu'elle produit sur mon auditoire ne cesse de me stupéfier.

1

UN VOYOU

Je suis né le 26 janvier 1917 à Olean, tout au nord de l'État de New York, deuxième d'une fratrie de quatre. Mon père, Anthony Zamperini, était originaire de Vérone, en Italie. Orphelin à treize ans, il avait, sitôt débarqué en Amérique, trouvé un emploi dans les mines de charbon. Après s'être noirci les poumons pour la vie, il avait été promu conducteur du train de la mine. Ce petit homme tout en muscles – il m'a toujours fait penser à Burt Lancaster – était âpre au travail. Pour lui, le chômage n'existait pas. C'était un homme intelligent et plein de bon sens. Ambitieux, il s'était acheté des livres et formé tout seul au génie électrique.

Ma mère, qui s'appelait Louise, native de Pennsylvanie, était mi-autrichienne mi-italienne. Belle, pleine de joie de vivre, elle était en plus une conteuse hors pair. Elle tenait en haleine ses enfants avec des histoires extraordinaires, dont un bon nombre, je dois l'avouer, avaient pour principal sujet mes bêtises.

Dans un des plus dramatiques de ces récits – où je n'étais pour rien –, mon frère Peter et moi tombions gravement malades. Une pneumonie, quand on est âgé de quatre et deux ans, peut être fatale. Comme nous vivions sous un climat très froid l'hiver, le médecin avait recommandé un déménagement : « Si vous ne voulez pas que vos

enfants meurent, allez en Californie. » Mes parents n'avaient pas le sou, mais ils ne firent ni une ni deux : ils bouclèrent leurs valises et partirent rejoindre mon oncle Nick, qui habitait San Pedro, au sud de Los Angeles.

Quand le train s'ébranla en gare de Grand Central, lors du changement à New York, ma mère, ne me trouvant nulle part dans le wagon, réussit je ne sais comment à persuader le contrôleur de faire arrêter le convoi. Et on me découvrit, tout petit bonhomme, sur le quai. En voyant ma mère, je m'exclamai gaiement :

— Je savais que tu viendrais me chercher !

Nous habitons depuis peu Long Beach, dans les faubourgs de Los Angeles, quand un incendie se déclara au milieu de la nuit dans la maison. Mon père eut la présence d'esprit de nous transporter dehors, mon frère et moi, mais au lieu de me prendre dans ses bras, il avait pris mon oreiller ! Il se rua donc de nouveau dans la maison en flammes. Ne me trouvant pas, il se mit à quatre pattes pour ne pas mourir asphyxié. Puis il entendit un petit râle et aperçut une menotte dépassant de sous un lit. À l'instant où il franchissait le seuil de la porte d'entrée en me serrant contre son cœur, la charpente s'effondra. Il eut les deux jambes brûlées.

Si seulement mes mésaventures s'étaient arrêtées là...

J'avais trois ans quand, un jour, maman m'emmena à la piscine de Redondo Beach. Assise dans l'eau, elle bavardait avec des amies en me tenant la main. Tout d'un coup, elle sentit ma main mollir dans la sienne. Elle se retourna. Je m'étais débrouillé pour couler. Elle ne voyait plus que des bulles. Elles me hissèrent hors de l'eau, mais il était moins une !

Quelques mois plus tard, un gamin un peu plus vieux que moi me mit au défi de toucher avant lui le palmier de l'autre côté du carrefour. Il partit comme un dard et, dans la seconde, une voiture débouchant du virage le faucha. Je

courus aussi sec me cacher dans le soupirail en bas de la maison. De cet antre noir, je contemplai le corps de mon camarade de jeu, immobile sur l'asphalte, et assistai à son enlèvement rapide par une ambulance. Je ne connaissais pas son nom et j'ignore encore s'il est mort ou s'il s'en est tiré. Mais, tout en sachant que ce n'était pas ma faute, je me suis toujours senti coupable de ce qui s'était passé... et soulagé d'avoir perdu ma première course.

Se rappelant ces moments, ma mère avait coutume de dire : « Nous étions venus jusqu'en Californie pour que tu vives, et tu ne pensais qu'à te faire tuer ! »

Comme tout le monde, la crise de 1929 nous fit passer sous le seuil de pauvreté. Mon père n'a jamais fait partie des vingt-cinq pour cent de chômeurs mais, comme nos dollars ne valaient plus rien, il parvenait à peine à nous nourrir. Je braconnais le canard dans les marais, je rapportais à la maison des poules d'eau ou des lapins de garenne. Ou alors ma mère m'envoyait sur la plage ramasser des ormeaux – à l'époque un menu de pauvre. Je ne garde pas de la Grande Dépression un mauvais souvenir : nous étions tous dans le même bateau ; l'entraide était à l'ordre du jour.

Jusqu'à mon entrée en CP, j'avais eu l'impression d'être un petit garçon comme les autres. Et puis, d'un jour à l'autre, je me suis trouvé seul à ne pas parler anglais correctement. On m'a obligé à redoubler. La maîtresse a convoqué mes parents pour leur dire qu'il fallait ne parler qu'anglais à la maison.

Ce ne fut pas faute d'essayer. Mais dans la bouche de mon père se produisaient d'étranges chassés-croisés linguistiques, les verbes prenant la place des noms et inversement. Comme nous devinions tous ce qu'il voulait dire, nous nous gardions de le reprendre, pour ne pas lui faire de la peine.

En fin de compte, hormis quelques gros mots, je finis par oublier mon italien. Mais comme j'avais encore un accent,

j'essuyais les quolibets de mes camarades. C'était une vacherie, alors que j'étais né sur le sol américain, de me voir traité comme un étranger dans mon propre pays. Ils me tarabustaient jusqu'à ce que je leur hurle en italien :

— *Brutta bestia!*

Ah, comme je leur en voulais...

Pour tout arranger, je me trouvais horriblement laid. J'avais des jambes comme des allumettes, des oreilles énormes et surtout une tignasse noire hérissée d'épis. J'avais beau les enduire de brillantine et d'huile d'olive, dormir avec un bas en guise de bonnet, rien n'y faisait. Vu le mal que je me donnais pour avoir l'air bien peigné, je ne supportais pas qu'on touche à mes cheveux. Dès que je sentais une main approcher de ma tête, mon poing partait tout seul. Tantôt je frappais une fille, tantôt un professeur. En général, cependant, je m'en prenais aux autres garçons, avec à la clé de belles bagarres... où j'avais vite le dessous.

Mon père, à qui je m'étais plaint, m'apprit à soulever des haltères et à taper sur un punching-ball. Au bout de six mois, fort de ces cours de boxe, je parvenais à filer une trempe à mes persécuteurs. Un jour, dans les toilettes, un garçon se montra si ordurier que je l'immobilisai et lui fourrai du papier hygiénique dans la bouche en l'enfonçant jusqu'à la gorge. Heureusement, un de ses camarades le trouva avant qu'il ne s'étouffe. Apprenant ce que j'avais fait, le principal me renvoya à la maison. Mon père me corrigea.

Si je me bagarrais autant, c'est que, dans le secret de mon cœur, je rêvais d'être un des leurs. Je me souviens d'un monticule de terre dans la cour de récréation qu'un « grand » escaladait en deux enjambées. Il se campait là-haut, jambes écartées, et se déclarait « roi de la montagne ». Moi aussi je voulais grimper jusqu'au sommet, moi aussi j'aspirais à être roi. Mais chaque fois que je faisais mine de grimper à côté de lui, il m'envoyait bouler. Jusqu'au jour où je lui offris la part de gâteau que ma mère avait glissée

dans ma gamelle d'écolier ; il me permit de le rejoindre sur le monticule.

C'est le seul vœu qui me fut accordé. Pour le reste, je demeurai en marge du groupe, l'éternel exclu, forcé de suivre un chemin solitaire. Quand j'y repense, les petites victoires que je remportais étaient autant d'incitations à suivre la mauvaise pente.

Prenons la cigarette. J'avais commencé à fumer à cinq ans ! Au début, par curiosité. Quand j'avalais la fumée, j'avais la tête qui tournait. C'était agréable. Le matin, sur le chemin de l'école, je guettais les voitures qui passaient avec l'espoir qu'un mégot jaillirait d'une fenêtre. Alors, hop ! je me précipitais et le fourrais dans ma poche, pour plus tard.

Un jour, mon petit manège fut surpris par un motard de la police. À la suite de quoi, chaque fois qu'il le pouvait, il venait me prendre à moto devant chez moi pour me déposer à l'école... et ainsi m'empêcher de fumer.

Plus tard, je furetais un peu partout dans les magasins et les halls d'hôtel à la recherche de mégots. Je gardais les plus gros pour ma propre consommation et glissais les autres dans un sac en papier. Ensuite, je courais me blotir dans ma cachette favorite, un fossé profond envahi d'eucalyptus au bord de la voie ferrée. Là, je dépiautais les bouts de cigarettes pour déposer le tabac dans des boîtes en fer-blanc. Un mélange que je vendais ensuite à des fumeurs de pipe pour quelques centimes, sous l'étiquette « tabac un peu usagé ».

Je trouvais aussi très malin d'apprendre à chiquer. Un jour que je m'exerçais en classe, la maîtresse, croyant que je mâchais du chewing-gum, m'ordonna de cracher immédiatement. Au lieu de quoi j'avalai. Je fus malade comme un chien.

Le samedi soir, nos parents embarquaient la marmaille dans la voiture pour aller faire des courses dans une épicerie italienne de San Pedro. Ensuite, en visite chez mon oncle, je reniflais les cigares dans les cendriers et vidais les fonds de verre.

J'étais en CE2 quand le principal jugea que la coupe était pleine. Il me convoqua dans son bureau, me coucha sur ses genoux et me fessa avec la ceinture qui était toujours accrochée à son mur. Quand je rentrai chez moi ce soir-là, ma mère, à la vue de mon derrière bleu, me demanda ce qui m'était arrivé. Je lui répondis la vérité, que le principal m'avait battu. Pourquoi? s'enquit mon père. Parce que je fumais, répondis-je. Mon père baissa ma culotte et me fessa pile sur la partie endolorie. Bien fait pour moi. Je ne versai pas une larme. D'ailleurs, je ne pleurais jamais. Et je n'arrêtai pas de fumer.

J'avais au moins réussi une chose : à me forger dans le quartier une réputation de « p'tit dur ». Les parents interdisaient à leurs enfants de me fréquenter. J'étais violent. L'insulte me venait vite à la bouche. J'étais un vandale. Une forte tête. Bref, un garçon à fuir.

À l'école, les filles étaient des rapporteuses. En plus, elles m'ignoraient. Pour me venger, je mâchais des gousses d'ail puis leur soufflais mon haleine fétide dans la figure. Certaines, de rage, me frappaient ou me donnaient des coups de pied. En guise de rétorsion, je leur tirais les cheveux.

Mais, en fin de compte, c'est moi qui souffrais le plus. Au figuré, et au propre quelquefois. Il y eut plusieurs chutes mémorables, une cuisse balafmée, un orteil entaillé. Avec l'aide de ma mère qui rapprocha les lèvres de la plaie, Mme Coburn, une voisine qui se trouvait être aussi infirmière, me fit des points de suture avec du fil à coudre. Ensuite ma mère m'appliqua un pansement bien serré autour du pied. Et je guéris...

J'étais encore en cours élémentaire quand j'eus l'excellente idée de grimper en haut d'un puits de pétrole. Le bois cloué à la paroi céda sous mon poids et ce fut la chute. Rebondissant sur la tôle ondulée de l'auvent au-dessus de la pompe, je sombrai dans la cuve remplie à ras bord. Il est impossible de nager dans un liquide aussi épais. Je coulai comme une pierre jusqu'au fond... et dus me cramponner des deux mains à un tuyau rouillé pour me hisser jusqu'à

l'air libre. Je rentrai à la maison couvert d'une matière noire, visqueuse et puante. Mes yeux me brûlaient tellement que je ne voyais plus rien. Les passants durent croire que c'était Halloween. Même ma mère me demanda :

— C'est bien toi ?

Mon père venait de rentrer. Il me nettoya avec un gros pinceau trempé dans de la térébenthine en commençant par le haut du crâne. Pouah ! Quelle odeur... Ensuite il me plongea dans un bain très chaud. J'ai bien cru que j'allais, tel un lézard, y laisser ma peau.

À cette époque, il n'y avait pas de pédopsychiatres pour aider les parents en détresse. Mon père et ma mère étaient tout seuls. C'était déjà beau qu'ils arrivent à me supporter ! Car je peux dire aujourd'hui qu'à partir de douze ans j'ai été un repris de justice en herbe.

Un exemple ? Avec des copains, nous enfoncions du papier hygiénique dans les fentes des téléphones publics. Un peu plus tard, nous revenions et, à l'aide d'un fil de fer tordu, nous prélevions les pièces en même temps que le papier. C'était notre argent de poche.

Autre exemple : comme le conducteur du trolley de San Pedro, le Red Car, s'obstinait à refuser de s'arrêter pour nous autres chenapans, voici le mauvais tour que nous lui avons joué : nous avons généreusement appliqué de la graisse sur les rails à l'endroit où il freinait pour marquer le stop. Les trois dames qui attendaient se mirent à hurler quand le tram leur passa sous le nez. Elles allaient être en retard au bureau ! Le conducteur allait leur payer ça ! Quand ce dernier parvint enfin à s'arrêter, il descendit du train et dérapa sur les rails. Je dois dire qu'il ne mit pas longtemps à comprendre. Il fut obligé de saupoudrer la voie de terre pour reculer son tram et faire monter enfin les dames en colère.

Je savais qui, dans mon quartier, fabriquait de la bière ou du vin : des bootleggers à la petite semaine s'employant à survivre pendant la Grande Dépression, même s'ils buvaient sans doute la moitié de leur production.

Le samedi soir, quand tout le monde était au cinéma, nous nous faufilions chez eux et leur chapardions des bouteilles, que nous cachions dans mon fossé sous les eucalyptus. Nos victimes n'avaient plus qu'à garder bouche cousue : nous dénoncer équivaldrait à se dénoncer soi-même !

Un jour, je me fis pincer en train de boire sur Hermosa Beach. Pour éviter ce genre de désagrément, j'inventai un subterfuge. Comme j'étais employé à l'époque dans une laiterie – en guise de punition pour je ne sais quel forfait –, je piquai une bouteille de lait. Après y avoir fait couler de la peinture blanche, j'en enduisis soigneusement les parois, puis je la retournai sur une feuille de journal et la laissai sécher pendant trois jours. Après quoi, je pouvais boire tout ce que je voulais ; les *lifeguards*, ces anges gardiens de nos plages, n'y voyaient que du feu : ils croyaient que je buvais du lait.

Un autre classique du genre : je fis sonner les cloches de l'église en fin de soirée, alors que tout le monde était déjà couché. Voici comment je m'y pris : je commençai par grimper en douce pendant la journée tout en haut du clocher, j'attachai une corde à piano autour de la cloche et la laissai pendre le long du mur extérieur. Ensuite, toujours avec la corde, je traversai la rue et grimpai dans un arbre. Le soir, quand tout le monde fut couché et la rue déserte, vers 22 heures, nous voilà, les copains et moi, remontant dans l'arbre et tirant la corde. Ding, dong ! Et les fenêtres de se rallumer les unes après les autres ! Et les gens de jaillir de chez eux comme s'il y avait le feu ! Une dame se campa sous notre arbre en s'écriant :

— *Mama mia*, c'est un miracle !

En vérité, le seul miracle était qu'elle ne m'eût pas vu juste au-dessus d'elle. Le temps que débarquent la police et le camion des pompiers, nous avions pris la poudre d'escampette.

Toujours à cette époque, un de mes sports favoris consistait à chiper des gâteaux chez Meinzer, une pâtisserie dont

mes copains et moi avons été chassés alors que nous demandions s'ils pouvaient nous donner des restes. Bref, je collectionnais les bêtises, certaines plus graves que d'autres. Je me souviens, par exemple, d'avoir tiré avec ma carabine à air comprimé sur les génitoires d'un taureau qui m'avait chargé...

À l'école, j'étais passé maître dans l'art de cracher sur les filles, ce qui me valut de me retrouver au piquet deux fois plutôt qu'une. Un jour, la maîtresse m'ayant puni alors que je n'avais rien fait, je dégonflai les pneus de sa voiture.

Une autre fois, au cours d'une dispute, un de mes camarades de classe me donna un coup de poing dans le dos. En guise de rétorsion, je lui flanquai une raclée à la sortie de l'école. Après quoi son père vint chez nous m'accuser d'avoir fracturé le nez de son fils. Il criait tellement fort qu'en fin de compte mon oncle Bert, à bout de nerfs, le poussa violemment dehors et le brave homme se cassa le nez.

C'est ainsi que j'achevai de me métamorphoser en voyou. Pourtant, même si nous avons du mal à joindre les deux bouts, je ne peux pas dire que j'aie eu une enfance malheureuse. Mon père ne me battait pas, ne buvait pas l'argent du ménage, ma mère n'était ni une harpie, ni une souillon, ni une maniaque de la propreté. Chaque fois que mon père m'a corrigé, je l'avais bien mérité. Et je respectais sa volonté de m'imposer une discipline. Mais voilà, j'étais un rebelle, une forte tête, le mouton noir de la famille...

J'allais souvent à la messe pieds nus, l'église se trouvant à huit rues seulement de la maison. Un jour, j'arrivai en retard. Comme il y avait beaucoup de monde, je me glissai au dernier rang. À ma stupéfaction, le curé s'interrompit, remonta la travée jusqu'à moi, me prit par une oreille et, en pinçant très fort, me dit : « Rentre chez

toi et rapporte-moi un mot de retard signé par ta mère. » Les poings serrés de rage, je retournai à la maison en courant.

— Je n'irai pas, jamais ! Plutôt crever, déclarai-je à maman.

À la suite de quoi j'évitai le curé. C'était une petite ville. Quand je l'apercevais au loin, je changeais de rue. Mais avant tout, je changeai d'église. Je me mis à fréquenter la congrégation baptiste avec un de mes copains. Mes parents, qui n'étaient pas pratiquants, se dirent qu'après tout, du moment que j'avais « de la religion », peu importait la confession. Ils me donnaient toujours une pièce pour la quête, mais je l'empochais pour me payer les montagnes russes sur Redondo Beach.

Quant à mes parents, chaque fois que le curé s'aventurait à frapper à leur porte pour réclamer le denier du culte, ils faisaient la sourde oreille et, de guerre lasse, le bonhomme finissait par repartir comme il était venu.

De plus grands et de plus filous, ayant eu vent de ma réputation de dur à cuire, s'intéressèrent à moi et m'initièrent à leurs pratiques de mauvais garçons. Je me fis suivre le temps de constituer ma propre bande. Nous étions quatre : John, Billy, une fille et moi-même. Et notre hymne de ralliement tenait en un mot : « Vengeance ! » Nous nous étions juré que personne n'oserait plus nous regarder de travers.

Notre petite bande était indisciplinée au possible, mais tous s'accordaient sur un point : j'étais le chef, « le cerveau ». C'est moi qui avais les idées. Le vol à l'étalage – de la plaque de chocolat à la pièce détachée automobile – arrivait en tête de notre hit-parade. Le vandalisme ne nous effrayait pas. Pas plus que d'être pris en chasse, du moment que nous en réchappions. Et, quand l'ennui nous accablait, rien n'était plus distrayant que d'aller provoquer une bande rivale pour une bonne bagarre.

Comme je m'exerçais chaque jour aux haltères et au punching-ball, j'étais assez costaud pour tenir tête à n'importe qui. Jamais je n'ai frappé un homme à terre, mais je ne craignais personne.

Quand on m'avait fait du tort, je patientais le temps qu'il fallait, mais je finissais toujours par obtenir ma revanche. Pendant des semaines, j'ai guetté un apprenti boulanger de la ville voisine de Lomita. J'avais volé des gâteaux dans son camion et ce saligaud avait appelé la police ; j'avais été obligé de le rembourser jusqu'au dernier centime. Un soir, l'apercevant qui sortait d'une salle de cinéma avec un copain, je le pris en filature. Une fois dans une rue bien noire, je l'abordai pour lui demander des comptes. Ils étaient plus vieux et plus lourds que moi, mais quand ils me rirent au nez, je devins comme fou. Je bousculai violemment le copain, lequel prit ses jambes à son cou, et me jetai ensuite sur l'apprenti, le rouant tant et si bien de coups qu'il roula dans le caniveau, évanoui.

De retour à la maison, je me déshabillai en tremblant et me glissai vite sous mes draps. Un cauchemar m'éveilla en sursaut. J'étais paralysé de terreur. Ma couverture était par terre. La chambre était éclairée comme en plein jour. Ma mère se tenait devant moi. Elle pleurait.

— Tu es blessé, me dit-elle.

Je regardai mes mains. Elles étaient rouges de sang. Mes draps et mes vêtements aussi. L'espace d'un instant, mon cœur cessa de battre, puis je me rendis compte que ce sang n'était pas le mien.

— Ça va, maman. Je me suis juste bagarré.

Et ma mère de se recoucher. Je me suis lavé, mais je n'ai pas pu me rendormir. Je craignais d'avoir tué l'apprenti boulanger.

Le lendemain matin, je retournai sur les lieux. Ma victime s'était envolée. N'empêche, je n'étais toujours pas tranquille. Deux jours plus tard, je le vis passer au volant de son camion. Il avait le visage tout tuméfié. Je retins un cri de triomphe : je l'avais sacrément bien arrangé !